

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL LIEUX ET OBJETS DE MÉMOIRE

Page 2 : Restaurer pour honorer

Page 4 : Le sac à dos de Lille Fives

Page 6 : Un nouveau lieu de mémoire dans le Loiret

Page 8 : Visiter Drancy

Page 10 : A la table de Ginette Kolinka

Page 13 : Rencontre avec Sylvie Benilouz

Page 15 : Conseil littéraire, *La carte postale* d'Anne Berest

Page 16 : Critique de film, *A pas aveugles*

Edito : Témoigner par l'objet



Photo du musée Yad Vashem, Jérusalem : photographies de déportés

Être témoin ne revient pas seulement à écouter et raconter. Se rendre dans des lieux précis nous aide à réaliser l'ampleur des événements de 1939-1945. Des objets sont également porteurs d'histoire. En somme, d'autres solutions nous sont offertes pour ne pas oublier. Le jour tant redouté du décès du dernier survivant ne doit pas marquer la fin de la mémoire. Nous devons continuer à nous déplacer, à visiter, à découvrir. La disparition des rescapés menace donc la mémoire de la Shoah. Une prise de conscience est urgente. Dans ce journal vous vous rendrez compte de l'importance des lieux et des objets. Une gare, une ville, des chaussures, des photos, l'appartement d'une survivante ... Des choses, à première vue, ordinaires. Mais, quand on s'y penche, tout ceci est incroyablement riche en histoire.

Raphaëlle Zelkowicz, 2023

Restaurer pour honorer

Les traces de la Shoah sont en danger. Le 22 septembre 2022, une campagne pour réhabiliter les chaussures des enfants déportés a été lancée. Elle est dirigée par la fédération *La Marche des vivants* et financée par la fondation Neishlos.

Cette restauration sert à lutter contre le temps. Ce temps qui use la mémoire de la Shoah. Un combat contre le temps que l'Homme tente d'accomplir depuis des millénaires pour réussir à exister au-delà de la mort. Au fil des ans, 8 000 chaussures d'enfants déportés qui doivent être réhabilitées. Leur tissu disparaît de jour en jour. Le prix de leur restauration s'élève à un demi-million de dollars. Depuis 80 ans, ces chaussures font l'objet de mémoire des 1 million d'enfants assassinés. Parmi eux, 232 000 ont été tués à Auschwitz. Leurs chaussures sont actuellement exposées dans les camps d'Auschwitz-Birkenau. A côté de leur vitrine, sont collées celles des cheveux, des habits, des gamelles dans lesquelles les déportés mangeaient le peu de choses qu'on leur donnait. Même les boîtes du gaz Zyklon B, utilisé pour tuer les déportés, sont exposées. Ces objets sont précieux, ils sont des trésors de la mémoire qu'il faut préserver.

Le devoir de mémoire se fait en premier temps avec des témoignages. Il y a les paroles des rescapés, des livres, des documentaires ou encore des films. Un objet est imprégné d'histoire. Et c'est pour ça que cette campagne est aussi classée sous le domaine de l'éducation. Par exemple, pour ne pas oublier que la France était une monarchie pendant 9 siècles plusieurs objets sont exposés dans des musées. Comme la couronne de Clovis, premier roi des Francs, qui est visible au Louvre. Depuis ma majorité, j'ai au poignet la montre de mon arrière-grand-mère. Pour échapper au nazisme et survivre, elle a dû vendre le peu de bijoux qu'elle possédait.

Bien après la guerre, mon arrière-grand-père lui a offert cette montre. Elle me sert de témoin. Elle me rappelle tous les jours que si elle avait été achetée avant la guerre, je ne la porterais pas aujourd'hui. Une grande partie de sa famille, de ma famille, a été assassinée dans les camps. Nous avons besoin de traces pour ne pas oublier et respecter la mémoire de nos morts. Pour contrer le négationnisme nous avons besoin de preuves.



Photo de l'agence de presse Reuters

Je vous ai donné l'exemple de ma famille. Mais il n'y a pas qu'elle. Des millions de familles sont victimes de cette période. Des millions de vies ont été arrachées sans raison valable.

Se confronter à ces chaussures, c'est le même travail de mémoire que de regarder un film sur la Shoah. Elles nous permettent de se rendre compte du nombre exorbitant d'assassinés. Et sans même connaître l'identité de leur propriétaire, on est face à leur histoire. Alors ces chaussures qui ont appartenu à des enfants, des âmes innocentes, il faut les restaurer pour qu'elles perpétuent la mémoire le plus longtemps possible.

Auschwitz a été libéré le 27 janvier 1945. Il aura fallu attendre la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989 pour que le Comité international du musée d'Etat d'Auschwitz ouvre le débat sur l'avenir du camp d'extermination. La conservation des lieux a été tranchée au début des années 1990. Les années passent et le besoin de restauration est de plus en plus fort. En 2009, l'ancien Premier ministre polonais, Donald Tusk, a lancé une campagne internationale. Pour l'annoncer il a déclaré à l'Union européenne : *“Sauver Auschwitz-Birkenau, c'est sauver la mémoire de millions de personnes qui ont souffert et qui ont été assassinées de façon bestiale. C'est la responsabilité et le devoir de l'Europe entière”*.

Dans son œuvre *La nuit* (1956), Elie Wiesel écrit *“Seuls ceux qui ont connu Auschwitz savent ce que c'était. Les autres ne le sauront jamais. Au moins comprendront-ils ?”*. Comprendre pour honorer, c'est la mission des traces et des objets qui font la mémoire des 6 millions d'assassinés.

Raphaëlle Zelkowicz, 2023

Le sac à dos de Lille Fives

1942. Des rafles s'organisent dans plusieurs villes françaises. Cette sombre année fait écho aux arrestations de masse à Paris. Deux mois après les horreurs du Vel d'Hiv, le Nord-Pas-de-Calais est la nouvelle cible des nazis. Le 11 septembre 1942 les autorités allemandes de Bruxelles (qui dirigent la région Nord-Pas-de-Calais) ordonnent la rafle de 600 juifs dans la région du nord de la France. Ces arrestations doivent remplir le convoi n°10 à Malines (commune belge) en direction d'Auschwitz. Pour les transférer en Belgique, les juifs sont emmenés à la gare de Lille Fives.



Photo archive SNCF

Quelques jours avant cette opération, certains cheminots de la SNCF, qui ont eu vent de ce nouveau convoi, planifient le sauvetage de plusieurs innocents. Cacher les adultes sur le quai de la gare est malheureusement impossible. Les Allemands surveillent de près les gestes des juifs. Alors, les héros de la gare décident de sauver les enfants. Certains sont cachés dans des trains à l'arrêt qui ne sont pas fouillés par les nazis, trop occupés à remplir le leur. D'autres sont emmenés discrètement à l'intérieur de la gare pour être mis sous des bureaux administratifs. Mais l'histoire la plus incroyable est celle du sac à dos.

Parmi ces enfants, il y a des bébés d'à peine quelques mois. Faire en sorte qu'ils ne pleurent pas, qu'ils passent des bras de leur mère à ceux d'un cheminot est très risqué. C'est alors qu'une infirmière a une idée invraisemblable. Munie de son sac à dos elle s'approche d'une mère tenant son petit de quatre mois. Elle lui explique rapidement son plan : mettre le bébé dans le sac et la laisser quitter la gare. Consciente de la torture et de la mort qui les attendent, la jeune mère accepte et se glisse parmi la foule.



Maurice Baran montrant le sac à dos dans lequel son petit frère a été sauvé

Photo pendant une interview pour France Télévision

En moins d'une minute Michel se retrouve dans le dos de son héroïne. Tout en gardant son calme, alors que la peur l'envahit de plus en plus, l'infirmière se dirige le plus naturellement possible vers la sortie. Les Allemands ne fouillent pas son sac, l'enfant ne fait aucun bruit. Elle se dirige dans un café à quelques mètres de Lille Fives. Elle retrouve une autre femme, qui vient de sauver le frère de Michel : Maurice, 9 ans. Une employée de maison réussit à le faire sortir du quai en prétextant l'accompagner boire. Maurice est emmené dans une ferme à Loon-Plage où il reste jusqu'à la fin de la guerre. Michel Baran est gardé pendant 5 ans par l'infirmière. Les deux frères se retrouvent en 1947 et sont adoptés par Andrée et Israël Marszak. Fanny, la mère de ces deux garçons, n'a pas échappé au convoi. Elle a été déportée le 15 septembre et n'est pas revenue d'Auschwitz.

Sur les 600 juifs attendus à Oświęcim, 513 montent dans le convoi. Seulement 17 d'entre eux survivent au camp d'extermination. D'après les archives du Nord-Pas-de-Calais et de la ville de Lille, entre 40 et 50 enfants sont sauvés. L'histoire des frères Baran est retranscrite dans le livre *Histoire d'un enfant caché du Nord* de Maurice Baran. Ce sac à dos, dans lequel Michel a échappé à la mort, est dans son héritage. Il ne s'en est jamais séparé. C'est son objet témoin. Son objet d'histoire. Sa mémoire.

Raphaëlle Zelkowicz, 2023



Maurice et Michel Baran vers 1950

Un nouveau lieu de mémoire dans le Loiret

Le roman *La carte postale* d'Anne Berest fait mention à plusieurs reprises du camp d'internement de Pithiviers.

C'est pourquoi, nous vous proposons de revenir sur ce lieu et d'évoquer la récente ouverture d'un mémorial situé dans la gare de cette petite ville du Loiret.

Depuis sa fermeture en 1969 aux voyageurs résultant de l'arrêt de la liaison ferroviaire entre Orléans et Malesherbes, la gare de Pithiviers était devenue le fantôme d'un lieu tragique dont on finissait par oublier l'existence, si ce n'est le CERCIL (Centre d'étude et de recherche sur les camps d'internement du Loiret) basé à Orléans qui organisait des ateliers mémoriels sur ce lieu de déportation des juifs.



Photo du site du Mémorial de la Shoah

Suite à un accord de partenariat signé en mai 2017, le Mémorial de la Shoah et la SNCF ont créé ce lieu de mémoire, inauguré en juillet 2022 par le Président Emmanuel Macron lors du 80e anniversaire de la rafle du Vel d'hiv.

Depuis ce lieu accueille un public de plus en plus nombreux et permet de resituer le rôle déterminant de cette gare dans la politique de déportation des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Petite visite de ce lieu qui a vu passer de 1941 à 1945 16000 juifs dont 4500 enfants.

Nous arrivons dans ce lieu en pénétrant dans une grande salle pédagogique qui permet d'accueillir des collégiens, des lycéens et bientôt des élèves de CM2 invités à participer à des parcours didactiques et pédagogiques pour découvrir ce lieu.

La première salle est consacrée à la diffusion d'un film évoquant l'histoire de la gare depuis la rafle du billet vert jusqu'à nos jours.

La seconde salle est dédiée à la Shoah en favorisant la découverte de textes, d'archives et de témoignages écrits.

Enfin la dernière salle est aménagée en salle de projection et permet de découvrir les témoignages de survivants et quelques images filmées du camp de Beaune la Rolande.

Un accès sur les quais permet de visualiser des photos du camp, mais aussi de découvrir des marquages au sol qui rappellent les huit convois qui sont passés par cette gare.

Seule la ville de Pithiviers a gardé des traces des bâtiments, un parcours dans la zone industrielle permet de voir l'emplacement des baraquements. Au square Max Jacob, des stèles signalent l'identité des déportés.

Pour tout renseignement et visite, rendez-vous sur le site du [Mémorial de la Shoah](#)

Catherine Thuillier TDM 2018-2020

Visiter Drancy



Photo de Célestin Roumilhac

Dans le cadre du projet “Train de la Mémoire”, nous sommes allés visiter le Mémorial de la Shoah à Drancy. Ce fut l’occasion pour nous de découvrir une des étapes dans la déportation et l’élimination des Juifs de France.

En 1940, le régime de Vichy instaure le recensement des Juifs de France. Ce recensement, suivi par les lois juives restreignant les libertés des Juifs, marque le début de la collaboration idéologique du régime de Pétain et de celui du Reich. C’est en 1942 que cette collaboration se renforce. Pendant cette année, les Juifs de France commencent à être arrêtés par la police française. C’est alors qu’apparaît le camp de Drancy, principal centre d’internement des Juifs destinés à Auschwitz.

Le camp de Drancy est à l’origine destiné à devenir une résidence pour des personnes ayant de faibles revenus. Ces bâtiments qui n’ont pas été terminés disposent de caractéristiques adaptées pour l’installation d’un camp d’internement. Il est inhabité, proche des gares de Bobigny et de Paris et possède une forme de U favorisant l’installation rapide et sûre du camp. Cependant inachevés, ils ne possèdent aucune infrastructure comme l’électricité, des lavabos, des toilettes. Entre août 1942, date de sa création et août 1944, date de sa fermeture, il y accueille au total 63 000 personnes dont 10 000 enfants.

Ce camp fut aussi une des « réserves d’otages » des nazis. En effet, suite à des actes de résistance, les nazis désignaient des otages qui étaient fusillés en représailles au Mont Valérien.

Drancy fut témoin de nombreux événements marquants. Par exemple la rafle du Vel d’Hiv qui eut pour conséquence l’arrivée de nombreux enfants. Ils étaient seuls, ayant déjà été séparés de leurs parents probablement déjà déportés. Une école fut mise en place à leur intention. La majorité de ces enfants ne restait que 6 à 7 jours dans cette prison. En effet, ils furent rapidement déportés dans les camps de la mort. Entre 1942 et 1944, 150 à 200 enfants vécurent en moyenne dans le camp.

Les informations citées ci-dessus proviennent de différentes sources comme des illustrations. Une des plus connues est celle du dessinateur Georges Dorian, ayant été interné dans ce camp de 1942 à 1944 et non déporté car marié à une femme considérée comme « aryenne ».

Les sources d’information viennent principalement de l’administration du camp. Celle-ci était gérée par les Juifs de Drancy. En effet, les Juifs étant considérés comme des maladies ou des tumeurs de la société, les Allemands refusaient de rentrer dans cette prison. C’était aussi un moyen de donner un semblant de pouvoir aux internés du camp. En effet, l’administration avait pour mission de lister et de fichier les déportés de convois à destination des camps de la mort. Drancy a aussi connu son moment de résistance. Par exemple, des messages étaient inscrits sur les murs par les prisonniers pour marquer leur passage alors que les nazis ne voulaient laisser aucune trace. On peut aussi citer la tentative d’évasion par un tunnel de 36 mètres creusé par les prisonniers qui malheureusement a été découvert par les Allemands juste 3 mètres avant la sortie.



Photo de Célestin Roumilhac

Aujourd'hui Drancy remplit son rôle d'origine : il est constitué de logements sociaux. Il a été érigé sur le site un monument mémoriel conçu par le sculpteur franco-israélien Shelomo Selinger. Le monument est constitué d'une statue entourée de deux piliers où il est inscrit l'histoire de Drancy ainsi que la phrase en hébreux : « הביטו וראו אם יש מכאוב כמכאבי - נער וזקן בתולתי ובחורי נפלו בחרב »

Cette phrase signifie « Regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur - le jeune et le vieux, mes jeunes filles et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive ».

On observe non loin de ce mémorial un wagon de déportation marqué par des actes de vandalisme à caractère antisémite réalisés il y a seulement quelques décennies.

Cette visite a été un moment clé de notre projet "Train de la Mémoire". Il nous a fait découvrir un lieu très important de la déportation des Juifs depuis la France et de la collaboration. Cela a été pour moi l'occasion de voir toute l'organisation de ce camp caché à la population malgré sa grande taille. J'ai pu également appréhender la terrible stratégie mise en œuvre par les Allemands et les Français pour éliminer les Juifs. Cela amène à se poser beaucoup de questions et à réfléchir. En particulier, cela m'a fortement perturbé d'imaginer que de tels efforts aient été mis en place pour atteindre un but aussi macabre et machiavélique. Cela me paraît si impensable et pourtant cela a existé. J'ai ressenti tout le poids d'actions exécutées par des personnes sous l'emprise d'autres personnes et d'une théorie ignoble. Cette stratégie a pris malheureusement forme parce que l'antisémitisme était déjà installé au sein du Régime de Vichy et d'une partie de la population en France. Cela a pu ainsi s'installer à cause de la complicité entre les Allemands et les Français de Vichy. Cela a révélé le pire de l'être humain.

Célestin Roumilhac, Institution Saint Dominique (Neuilly-sur-Seine)

A la table de Ginette Kolinka



Photo du journal Le Monde

C'était un dimanche après-midi. En fermant la porte de chez moi, 20 minutes avant mon rendez-vous avec Ginette Kolinka, j'entends ma mère qui me dit « bravo ». J'entrouvre la porte. "Pourquoi ?"

"Bravo, parce que je n'aurai pas été capable de le faire." Ma mère m'a transmis sa sensibilité. Ma grand-mère m'a offert le savoir de la force et la volonté d'employer au mieux cette sensibilité. Ce dimanche -là, ce sont trois outils qui, je l'estime, m'ont fait mériter ce bravo de ma mère.

Sous le ciel de Paris, grise, je me demandais si ma démarche était vraiment la bonne. Démarche morale, je ne voulais pas brusquer cette femme qui a vécu 75 ans de sa vie avec cela. Démarche physique, chancelante, mes pas hésitaient autant que mon esprit. J'avais peur.

Les camps m'avaient blessée. Une prise de conscience majeure, de la nécessité du travail de Mémoire. Pour le mieux. Un choc à ne pas négliger.

Oberkampf. Code en main, j'entre dans la résidence.

Sur le petit papier qui fatigue entre mes mains moites, quelques indications. Sonner, une, deux, trois fois. Sinon il est indiqué d'appeler. Le mot sur la porte, à la pointe de l'humour, jusque dans la signature de son autrice - *J net* – nous dit qu'il faut persévérer, malgré l'important frein qu'est la surdité.

Le sombre fait place à la maîtresse de maison. Les lumières et le couloir révèlent une vie passée dans ces murs. Et les disques de Téléphone. Tout, partout. Murs, bureau de travail, illuminés par la lueur naturelle des choses. Et du dehors. Des plantes, des photos.

C'est un endroit chaleureux, un endroit où l'on a vécu. Un endroit où l'on vit. Mon moment passé avait pour scénario principal, la cuisine.

Elle chauffe sa bouilloire. Sort de multiples petits sachets. Puis elle sort une grande boîte. Remplie de petits gâteaux. "Prends, prends, sers-toi". Gênée, je prends le plus petit.

« Alors Mademoiselle, que voulez-vous que je vous raconte ? En tout cas, je ne vous souhaite pas de vivre un jour l'ombre de ce que j'ai vécu ». Ses petits yeux pétillants m'apaisent.

Je me lance. Première question. Je pense à la définition, permettant de distinguer Histoire et Mémoire, donné par Simone Veil, figurant en introduction de mon manuel d'HGGSP de Première. « L'histoire, objective, est intrinsèquement liée à la mémoire. Qui elle, plus subjective, peut être plurielle, car chaque groupe ou individu aura sa propre mémoire. Une histoire des mémoires permet de montrer l'évolution des représentations qu'un groupe se fait de son passé ».

Ginette ne théorise pas, elle utilise des mots simples. Cela rend son témoignage plus humain. Fait passer plus facilement la dureté de ce qu'elle raconte. Elle remercie « Simone » d'avoir écrit tout ce qui figure dans nos livres d'histoire

Que l'horreur des camps soit abordée d'un point de vue historique ou par une approche d'attrait plus émotif, ce qui est important pour Ginette, c'est que « l'on en parle ».

« Pour que les gens sachent que ça a existé, car tout ce qui est dit, raconté. Tout ce qui est écrit est vrai. Je n'ai jamais eu l'idée ou le sentiment de ne pas être écoutée, ou niée. À mon retour, je ne voulais pas en parler, ne voulais pas embêter tout le monde avec la même histoire ». Cependant, elle ajoute que dès sa prise de conscience de la nécessité du témoignage, elle a commencé à parler des camps, petit à petit. « Mais pas à la maison. Vous imaginez ? Soixante-quinze ans de litanies ? non non, ça je ne voulais pas ».

Elle a élevé ses enfants, a vécu avec son temps, en témoignant à droite à gauche. A profité de sa famille, comme le témoignent les multiples photographies aux cadres variés que j'admire, au moment où elle me parle, sur les murs de sa cuisine.

« Des négationnistes ? Ça existe encore ça ? En tout cas je n'en ai jamais rencontré. » Et ses conseils s'il advenait que j'en rencontre un -je lui exprimais ma crainte de ne savoir que dire, que rétorquer à des paroles exécrables - sont les suivants : « Et bien, vous lui direz que vous, vous êtes allée dans les camps, que vous avez rencontré celle qui se tient devant vous. Ce sera votre rôle, à vous et vos amis, quand les derniers d'entre nous ne seront plus là pour témoigner. Vous parlerez ». Les yeux de Ginette changent de registre. Est-ce une ombre de tristesse qui passe ?

-« Vous savez, il n'y a plus rien là-bas. À Birkenau, il n'y a plus rien. Plus rien qui puisse dire que des gens sont morts. Des gens sont morts par milliers, et il n'y a même plus les vestiges des chambres à gaz ».

Je ne veux pas lui poser des questions nécessitant un retour en arrière, ou des détails. J'ai compris, ou du moins essayé de comprendre cette culpabilité qu'elle ressent, peut être encore aujourd'hui, une persistance, face à la disparition de son jeune frère et de son père. J'ai lu toute son expérience dans les camps. Elle témoigne depuis trop longtemps, je ne voulais pas en rajouter. J'attendais tous les conseils, les « leçons », les phrases qui marquent. Ginette Kolinka ne se définit pas, ne se résume en aucun cas, par l'atrocité qu'elle a vécue.

« Si j'ai survécu, c'est parce que j'ai eu de la chance. Ne me parlez pas de volonté. J'ai eu de la chance. 6 millions de personnes n'en ont pas eue ». Alors que notre conversation est déjà bien entamée, nous sommes interrompues par un coup de téléphone. J'entend mon hôte dire :

« Je suis toujours prise, sauf à Noël. Tant que je tiendrais je témoignerais ». Et alors qu'elle dit cela, j'observe le petit sourire qui se dessine au coin de sa lèvre. Et je la crois. Tant qu'elle arrivera à monter les dix marches de son étroite cage d'escalier, elle ira parler.

« Vous savez Monsieur, je ne peux plus marcher longtemps maintenant, j'ai pris un coup de vieux. J'ai 98 ans, mais pour l'instant je suis encore jeune. Je ne me plains pas »

« Maintenant je vis dans le temps présent, le passé je le raconte. Je vis au jour le jour [...] j'apprécie les moments que je passe ». Elle raccroche et nous reprenons.

Pour elle, les « passeurs de mémoire » ne sont pas des héros. « J'ai horreur qu'on me dise, quand quelqu'un qui me rencontre, *je suis honoré* ». Je ne vois pas en quoi ma présence l'honore ? Je n'ai fait que revenir, survivre. Non non, je ne veux pas qu'on m'affuble d'un tel mythe ». Les vrais héros alors, qui sont-ils. « Je m'en vais vous le dire : ce sont les résistants. Ceux qui ont osé. S'opposer. Cacher, des juifs, des homosexuels, des tsiganes. Ceux qui ont risqué vies et liberté ».

Ginette a fait partie de celles et ceux qui ont construit les derniers rails. Et ceux qui ont eu la chance de monter dans les trains. « Je n'ai pas connu les marches de la mort. Nous autres, ils nous ont mis dans un train, tous les Hongrois qui étaient arrivés par ce train ont été gazés. Ce même train qui a roulé jusqu'à ne plus pouvoir, et les Russes nous ont libérés ».

Ce sont les habitants des régions que traversait le train qui ont « nourri » les déportés. L'eau, c'était la pluie. Ginette n'est pas revenue sur sa libération. Je n'ai pas voulu demander.

Au moment de partir, je me lève doucement de la chaise sur laquelle elle m'avait posé. Ne sachant quoi dire, à part répéter merci, plusieurs fois, pour être sûre qu'elle les entende bien. Que pouvais-je dire ?

Le mercredi qui suit ma rencontre avec Ginette, une de mes professeures s'inquiète de ma santé morale et physique. Elle me demande comment s'est passé mon rendez-vous, et je lui réponds que tout s'est très bien déroulé. « Bien, tu es très courageuse, moi je n'aurai pas pu aller dans les camps. » me répond-elle. Il n'a pas plus de courage qu'il n'y a de la curiosité et d'humanité dans cela. J'ai voulu rencontrer Ginette pour moi, Train ou pas Train. Tout ce qu'elle m'a dit, je me suis rendu compte dès le son de sa voix, doit être partagé. Alors j'ai écrit un peu, pour tenter de raconter l'histoire d'1h45, un dimanche après-midi, sous le ciel gris de Paris.

Mathilde Rouges, élève de Massillon

Rencontre avec Sylvie Benilouz



Photo du twitter du Mémorial de la Shoah (@Shoah_Memorial)

Le mardi 20 septembre, le Lycée Saint-Dominique de Neuilly-Sur-Seine a permis aux élèves de terminale et au groupe du Train de la Mémoire de rencontrer Sylvie Benilouz, l'une des dernières rescapées de la Shoah. Les lycéens ont ainsi pu écouter une Histoire remplie de détails, souvent très précis, puis dialoguer avec celle-ci. Née de parents russes en août 1934, Sylvie Benilouz vécut sa jeune enfance à Paris. Celle-ci se souvient notamment, malgré son jeune âge, de l'accueil spontané d'un habitant, un boucher, mettant à disposition à l'ensemble de la famille un petit logement. L'annonce de la guerre en 1939 vient néanmoins perturber le rythme de vie de la famille déjà intégrée. Dans le souvenir des pogroms russes et voulant éviter ces scènes de massacres aux enfants, les parents de Sylvie entament une fuite en zone libre. Ils arrivent dans la Drôme après plusieurs escales. Un couple du village leur prête à nouveau un logement, une sécurité provisoire pour la famille dans ce village de campagne. Un village isolé certes, mais non pas pour le régime nazi, également présent en zone libre à partir de novembre 1942. Le père de Sylvie est un jour dénoncé à la police. Menaçant de venir chercher la famille, celui-ci décide de se rendre de lui-même, une première catastrophe pour la famille. Celui-ci est déporté et meurt à Dachau deux ans plus tard, loin de sa famille. Cette mort n'est pas la seule que connaît la famille : sa tante et ses enfants furent aussi victimes du régime nazi.



Toutefois, Sylvie Benilouz n'insiste point sur ses souffrances et ses pertes au cours de la guerre, mais plutôt sur l'ensemble des personnes qui ont généreusement aidé sa famille, à se cacher, et à survivre. Parmi elles, l'Abbé Magné le curé du village de Portes-en-Valdaines à qui celle-ci a pu obtenir la médaille des Justes (remise aux « amis du peuple juif »), sa plus grande fierté ; mais également les directrices de l'école de Beauvallon à Dieulefit, ayant remarquablement assuré à Sylvie une continuité pédagogique malgré ces temps troubles.

Un mot pourrait finalement décrire Sylvie Benilouz : persévérance. Une persévérance liée au courage de continuer à vivre et à se battre malgré les massacres à l'encontre de son peuple, de sa famille. Mais aussi la persévérance liée à ses activités vis-à-vis des élèves pour faire perpétuer la mémoire. Chaque élève, alors assis confortablement dans sa chaise, fut amené à se questionner sur la violence, son rapport aux autres, d'autant plus nécessaire dans le contexte géopolitique actuel. A travers ce témoignage émouvant, Sylvie nous a transmis son flambeau. A notre tour d'éclairer le monde en délivrant son message de paix et d'espoir.

Sofian Marchand, Institution Saint Dominique (Neuilly-sur-Seine)

Conseil littéraire : *La carte postale*, Anne Berest (2021)



Dans ce roman *La Carte postale* d'Anne Berest, tout commence par une carte postale reçue dans la boîte aux lettres au milieu d'autres cartes de vœux en 2003.

Une carte postale singulière et anachronique pour cette période de début d'année et qui va être le point de départ non seulement d'une enquête sur la provenance de celle-ci mais va permettre à l'autrice de retracer l'histoire de sa famille et de retraverser les heures les plus sombres de la période de la seconde guerre mondiale.

C'est avec l'aide de sa mère, de sa sœur Claire Berest et d'un détective privé qu'Anne va effectuer cette enquête et lever peu à peu les mystères des vies de ses ascendants. Le lecteur parcourt ainsi les chemins d'exil empruntés par les membres de la famille Rabinovitch: la Russie, La Lettonie, la Pologne, la Palestine et Paris. Dans ce roman palpitant, le lecteur croisera plusieurs destins, comme celui du fils de Francis Picabia, peintre impressionniste puis dadaïste.

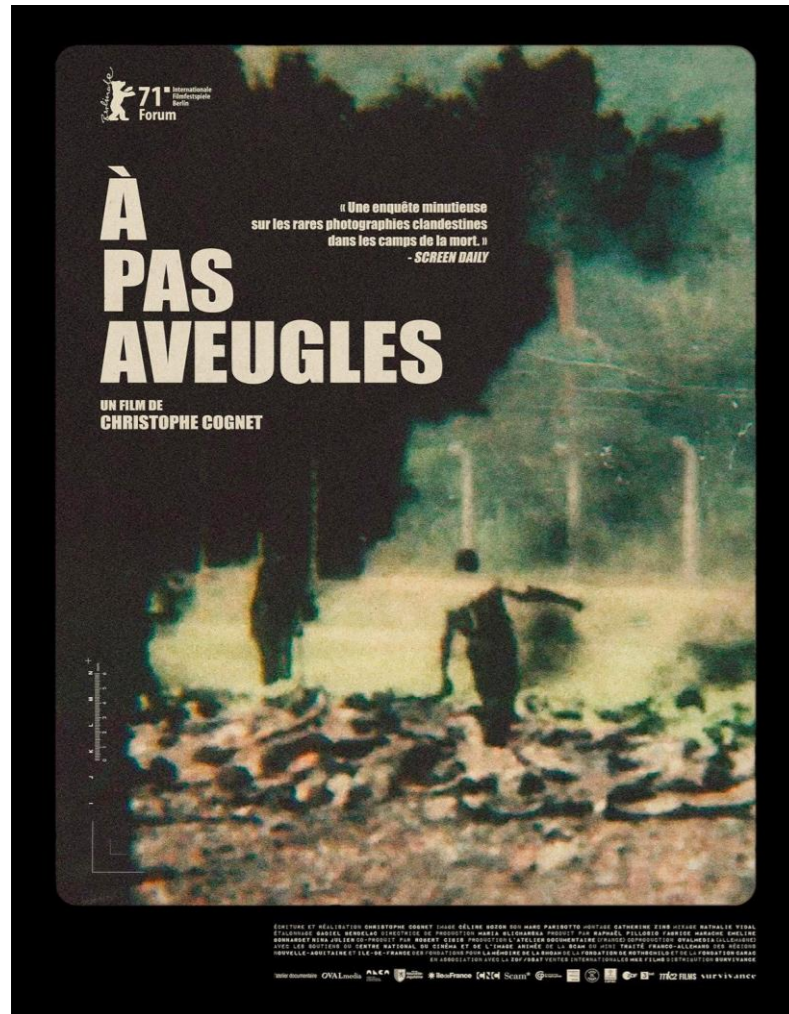
Au cœur de ce roman se pose en filigrane la question de la judéité. Anne Berest n'a pas été élevée dans la tradition et la culture juive mais cette recherche lui fait poser une question essentielle qui est : « qu'est-ce qu'être juif dans une vie laïque et athée ? » Une réponse est esquissée dans une interview qu'elle donne à la Fnac : « Je me suis rendue compte qu'une grande part de ma culture était celle d'être ce qu'on appelle un Juif de la Shoah, c'est-à-dire avoir été percuté dans son judaïsme à travers l'idée qu'on est un peuple persécuté. »

Au-delà de la quête de ses propres origines, Anne Berest donne de façon symbolique une « sépulture » à ceux de sa famille qui sont morts dans les camps et qui n'ont pas de tombe. Elle pose aussi, à l'heure où les derniers survivants disparaissent, la question de la transmission de la mémoire de la Shoah. « En fait, on ne doit jamais oublier ses morts car ceux-ci ne meurent vraiment que lorsque les vivants les oublient. » Anne Berest

Catherine Thuillier TDM 2018/ 2020

Critique de film : *A pas aveugles*, Christophe Cognet (2021)

[Bande annonce sur ce lien](#)



Puisqu'ils ont pris tant de risques pour nous les transmettre, nous nous devons de les regarder.

A pas aveugles est un film documentaire qui retrace, littéralement, le parcours de ces rares photos volées par des prisonniers courageux dans différents camps de concentration tels que Dachau, Ravensbrück, Buchenwald, Mittlelbau-Dora ou bien Auschwitz. Il est important ici d'insister qu'il s'agit uniquement de photos réalisées par des internés. C'est ainsi que s'ouvre le film : puisqu'ils ont pris tant de risques pour nous les transmettre, nous nous devons de les regarder.

Certaines de ces photos nous les avons vu illustrer des manuels, des documents historiques ou bien, en allant sur place, dans les musées des camps où elles ont été prises. Malgré toute l'horreur gardée intacte, elles nous sont parfois devenues familières. On les reconnaît sans plus s'y attarder vraiment.

Le film redonne toute leur puissance et toute leur dimension à ces images. Christophe Cognet procède pour chaque série de photos de la même manière : son œil de cinéaste analyse et étudie la photo, les angles de vue, la lumière, puis, accompagné d'un spécialiste du camp et de son équipe de tournage, il se rend sur les lieux et tente de retrouver l'endroit exact de la prise de vue. Il échafaude, appuyé et parfois tempéré dans ses interprétations par les historiens, ce qu'a dû être le périple du prisonnier photographe pour prendre le cliché. Il est question aussi de l'histoire de l'appareil photo : comment est-il entré dans le camp ? comment l'a-t-on fait passer de mains en mains, comment on a caché les pellicules ? Comment sont-elles parvenues jusqu'à nous, aujourd'hui ? et aussi comment, parfois, les négatifs ont été perdus à tout jamais...

Passé et présent se superposent

Ces photos sont reproduites sur des plaques de verre et, sur place, superposées aux lieux restants actuels. Certaines sont alignées au détail près sur ce qui reste aujourd'hui du camp, d'autres au contraire nécessitent de se frayer un passage dans la végétation ayant recouvert des pans entiers du terrain. A travers la plaque de verre, on voit les visiteurs d'aujourd'hui emprunter les mêmes chemins que les détenus d'hier. Notre œil ne distingue plus toujours l'avant et l'après et cela crée un effet de proximité avec les lieux qui nous font regarder au-delà du temps.

Un documentaire qui devait être fait

Pour moi, il s'agit d'un film qui devait être fait. A l'heure où les témoins directs disparaissent, il reste la nécessaire mémoire. Au cours du Train de la Mémoire, une des cérémonies consiste à redonner leur identité aux victimes en disant leur nom. Ce film fonctionne exactement de la même manière : à travers ces photos les lieux redeviennent habités par l'âme de ceux qui sont photographiés comme par celle de ceux qui ont photographié. Si c'est photos ont été prises à « l'aveugle », nous, spectateurs de ces images, devons les regarder les yeux grands ouverts.

MC Cristofoli